

DES GENS DU MONDE

CATHERINE LÉPRONT

DES GENS DU MONDE

roman

ÉDITIONS DU SEUIL
27, rue Jacob, Paris VI^e

CET OUVRAGE EST PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION DE
RENÉ DE CECCATTY

ISBN 2-02-059104-9

© Éditions du Seuil, septembre 2003

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Extrait de la publication

À Jocelyne Togni

Il dit que le monde ne peut être connu que tel qu'il existe dans le cœur des hommes. Car si le monde semble être un lieu où résident les hommes c'est dans l'homme en réalité que réside le monde et pour le connaître [...] il faut vivre avec les hommes sans se contenter de passer parmi eux.

Cormac McCarthy, *Le Grand Passage*.

Éphraïm

Le jour où je suis allée pour la première fois chez les Séjourné, j'avais commencé ma tournée, tôt le matin, par Éphraïm Bonneau. À cause de la marée. Éphraïm était à la retraite depuis une dizaine d'années. Faute d'héritier, il avait tout vendu, le parc à huîtres et la cabane, mais pas sa barque ni son vieux fanal, et il allait souvent aider les ostréiculteurs, même ceux qui avaient repris son parc et sa cabane, il me racontait alors comment la nostalgie en lui le disputait à la joie de retrouver la cabane, les bassins et les parcs où il avait fait ses premiers pas, mais il allait aussi bien chez les autres, il y en avait toujours un qui avait besoin de bras, quoique la plupart doivent travailler même à moitié crevés, me disait Éphraïm sans rage ni pathos.

Ce qu'il préférait, lui, c'était être dans la cabane d'Alexandre et Marie Faure, mitoyenne de celle des parents Faure, il avait un faible pour Marie, et de l'admiration pour elle.

Marie est l'une des huit enfants Lesage, une famille de Nieul. Sa parentèle, à Nieul et dans les villages immédiatement alentour, ne devait pas compter moins d'une bonne centaine de personnes. Marie avait travaillé à la filature, à La Rochelle, puis chez Queval à La Pallice, avec Line et Danièle, deux de ses sœurs, et sa cousine Noëlle Gillet, puis elle s'était mise aux huîtres, disaient-ils ici, d'abord sur l'exploitation de ses beaux-parents, puis sur celle qu'elle avait

acquise avec son mari Alexandre, et qu'elle n'avait quittée que le temps de mettre au monde son deuxième fils, puis le troisième. Le premier, elle l'avait eu quand elle était ouvrière chez Queval, Mais ne crois pas qu'elle a passé son congé de maternité chez elle à bichonner son nouveau-né en attendant de repartir à l'usine, non, a précisé Éphraïm, elle l'a passé à aider à la cabane des Faure. Et même chose pour les deux autres. Pour les femmes d'ici, le retour aux cabanes se fait avant le retour des couches.

Quand Éphraïm l'avait vue arriver, m'avait-il aussi raconté, il avait parié qu'elle ne tiendrait pas un mois. Et c'était, certes, en raison de son apparence – c'était une jeune femme menue, fragile, elle avait été une enfant malade –, et le boulot était un rude boulot, mais, surtout, parce que sévissait ici une des lois singulières de la mer (les pêcheurs étant soumis à l'autre loi, celle du large et de la longueur du temps, disait Éphraïm), et que cette loi régissait la vie des hommes et des femmes qui y étaient soumis, déterminait les liens et les rapports entre eux. Or, Marie était imprégnée d'une culture ouvrière, politisée, ajoutait-il avec une moue respectueuse – dans la bouche d'Éphraïm, cela signifiait aussi que Marie était une citadine, que Nieul, à quelques kilomètres plus à l'intérieur des terres et dont la côte n'était pas exploitée, était en quelque sorte une ville. Il l'admirait, parce qu'elle avait tenu et travaillé comme les autres ostréiculteurs, hommes et femmes mêlés, sans broncher, malgré le froid, l'humidité, les heures impossibles, la fatigue, malgré les profondes engelures qui avaient totalement bouleversé l'aspect de ses mains d'ouvrière textile. Il l'aimait parce que, tout doucement, avec autant d'opiniâtreté que de timidité, elle avait instauré à l'intérieur même de l'exploitation, mais aussi avec les ostréiculteurs voisins, leurs concurrents sur le marché, des liens solidaires, de fraternité ouvrière, avait précisé Éphraïm avec la même moue respectueuse.

Puis il avait rigolé, Et pourtant, elle est pas plus haute que toi, mon p'tit, elle m'arrive là – il avait désigné sa poitrine –, elle tient dans ça – qui correspondait à la moitié de sa largeur.

D'autres fois, Éphraïm se contentait de prendre sa barque, de faire un tour du côté des parcs et de contempler la côte depuis le petit large, disait-il. De là, elle est belle, on dirait un tableau.

Plus rarement, il restait sur la rive à regarder la mer descendre jusqu'à son ultime point d'étales.

Quoi qu'il en soit, il vivait au rythme des marées.

Tu peux recommencer à venir le matin de bonne heure, m'avait-il dit la veille en fin d'après-midi.

Je m'y attendais. Maintenant, quand le docteur Rivière lui prescrivait une nouvelle série de piqûres, après qu'Éphraïm m'avait appelée pour me dire qu'il avait encore besoin de moi puis simplement donné l'heure de la marée, je notais sur mon carnet de rendez-vous, pour les semaines que durerait le traitement, non pas Bonneau ou Éphraïm sur une ligne comme pour les autres patients mais, dans la marge de gauche, la parenthèse des heures durant lesquelles Éphraïm serait dans les cabanes à donner un coup de main ou en mer à contempler la rive ou sur la rive à contempler la mer et donc absent de chez lui. Entre trois et cinq heures. En dehors de ces périodes, j'oubliais le cycle des marées.

S'il m'arrivait alors de longer la mer au cours de ma tournée, de l'avoir presque à mes pieds quand j'allais chez Mme de Bizères, ou de l'apercevoir par une fenêtre, je ne savais pas dire si elle était montante ou descendante, et moins encore si elle viendrait jusqu'au ras des carrelats dont les constructions étiques ponctuaient la côte, si elle se retirerait presque à l'horizon, ou si elle ne chahuterait qu'une bande moyenne de plage, alors qu'Éphraïm vivait tout cela

plus encore qu'il ne le savait, il connaissait bien sûr les horaires et les amplitudes des marées, mais prévoyait aussi l'influence des vents et de la lune sur les humeurs, disait-il, de la mer. Je ne me lassais pas d'entendre Éphraïm me parler de la mer.

Il le faisait sans lyrisme, sans poésie, sans affect, il se contentait de décrire ou d'anticiper avec naturel un phénomène naturel, mais il ne manquait jamais de se rappeler chaque fois un souvenir, attaché à la couleur particulière de l'eau, à sa fureur ou à son aspect huileux, à l'épaisseur de la brume, à la chute du baromètre, à la trompeuse stabilité d'un anticyclone. C'était un souvenir qui remontait parfois de très loin et ne lui appartenait pas toujours en propre : la barque et le vieux fanal étaient à son arrière-grand-père. Il avait équipé la première d'un moteur mais prenait volontiers la godille si la mer était plate, à cause du bruit, de l'odeur et des saloperies que le moteur déverse, et il avait monté sur pile le vieux fanal.

C'était sans doute cette plongée dans sa mémoire qui me plaisait, la générosité avec laquelle il m'offrait ces images de sa vie, la simplicité et la précision de ses récits, rapportés d'une voix de baryton à l'heure que nous avait imposée à tous deux la marée, dans la pénombre intime de la salle où nous nous tenions, à la fois entrée, salon, salle de séjour, cuisine et salle de bains, m'avait-il dit avec une emphase comique, et qui était curieusement éclairée, en plus de la fenêtre qui donnait sur la rue, par un œil-de-bœuf.

Deux ans auparavant, j'avais vu le soleil rouge du crépuscule s'encadrer exactement dans l'œil-de-bœuf d'Éphraïm, et la salle être baignée dans une lumière extravagante.

Ce matin de septembre 1979, il soufflait un vent de terre assez violent, Vois-tu jusqu'où elle va reculer ? m'a demandé Éphraïm en me désignant le niveau de la marée basse dans le cadre même de l'œil-de-bœuf. En effet, ai-je dit. Je ne voyais que le ciel, à travers les premières branches d'un acacia, mais je savais ce qu'Éphraïm voyait et à quoi ce niveau correspondait sur la côte de Lauzières : lors de ma troisième visite, il m'avait fait monter sur une chaise et ployer le genou, à peine, jusqu'à ce que mes yeux soient à hauteur des siens. Éphraïm était un géant.

La première fois, ce que j'avais vu de lui m'avait impressionnée : à contre-jour, une haute et large silhouette noire d'ogre, la tête auréolée de l'œil-de-bœuf. Après les présentations d'usage, l'examen de l'ordonnance, le déballage de mon matériel, Éphraïm avait baissé un peu son pantalon et m'avait dit : Vous pouvez y aller, mon p'tit, je ne suis pas de ceux qui manquent de surface.

Puis il m'avait offert un café. La cafetière en émail, posée sur le poêle Godin depuis des temps immémoriaux, était culottée jusqu'au col, son café, additionné de chicorée, presque imbuvable. Il s'était coupé une tranche de lard et, de la même manière, la miche contre la poitrine, le pouce levé, une tranche de pain. Il avait évoqué avec embarras ce qu'il avait appelé cette affaire de marée. Il voulait ne rien m'imposer, ne pas me déranger, ne pas me faire faire de détour, etc. Il suffisait de passer une minute avec Éphraïm pour comprendre qu'il était aussi bon et délicat que large et haut et, la minute suivante, qu'il était aussi délicat, bon, haut, large et émouvant que dans la nécessité organique de se soumettre au rythme des marées. Aussi avions-nous réglé le premier jour cette affaire, Qui n'en est pas une, lui avais-je dit. Enfin, le géant m'avait parlé de sa barque et de son vieux fanal.

Et, plus longuement, déjà ce jour-là, de la mer.

Plus tard, Éphraïm n'a plus été embarrassé par cette affaire de marée, il était trop loyal lui-même pour imaginer qu'on pût revenir sur sa parole. Il avait aussi unilatéralement abandonné le vouvoiement, depuis le jour où je lui avais apporté un produit pour entretenir et faire briller le cuivre du vieux fanal. Quand il n'en avait plus, il me demandait, Si ça ne te dérange pas, surtout ne fais pas de détour pour ça, n'y va pas exprès, mais je ne vais pas à tarder à en manquer... si tu pouvais me ramener de la brillantine à loupote. Mais, jusqu'à la fin, avec pudeur, il m'a appelée Mon p'tit.

Selon que j'allais chez Éphraïm avant ou après la marée, il sentait le café cuit, recuit et brûlé ou exhalait une belle et forte odeur de mer.

Maintenant, j'arrive chez les Séjourné, mes vêtements sentent le café brûlé, j'en ai moi-même le goût dans la bouche, je suis toujours un peu écœurée par les relents de chicorée, mais à peine la porte s'est-elle ouverte comme par enchantement qu'une violente odeur de renfermé submerge tout comme une vague.

Il est vrai que pour aller de chez Éphraïm à la maison des Séjourné, j'ai roulé vers l'est, contre le vent de terre qui semblait pousser devant lui, frénétiquement, la lumière encore rasante du soleil et contribuerait tout à l'heure à refouler la mer jusqu'à partager l'œil-de-bœuf d'Éphraïm au nombre d'or, mais ce n'est pas une question d'éblouissement – par exemple, chez Éphraïm l'accommodation à la pénombre de la salle s'est toujours faite immédiatement –, c'est que chez les Séjourné il ne s'agit pas de pénombre, en réalité, pas

même d'obscurité telle qu'elle règne l'été dans les maisons des villageois les plus âgés, accoutumés à se protéger et protéger leur intérieur de la chaleur et des ravages de la lumière, il s'agit de ténèbres. Et le temps me paraît infini entre le moment où je respire et avale cette odeur de renfermé, où mon regard bute contre ces ténèbres et celui où j'aperçois la petite silhouette de Mme Séjourné plaquée contre le mur, une main toujours sur la poignée de la porte, l'autre froissant machinalement sa blouse en calicot au niveau de la cuisse.

À quelques pas, dans la perspective du couloir, un escalier grimpe à l'étage. Seuls le palier et les marches supérieures de la première volée sont visibles dans la lueur sale d'une fenêtre, le bas de l'escalier paraît s'enfoncer dans les entrailles de la terre.

Les Jeanjean

La visite chez Éphraïm a peu à peu été décalée, puis elle a basculé en fin d'après-midi à cause de la marée, et la salle, pleine d'odeurs d'algues et de coquillages, était alors plongée dans une lueur de crépuscule. Dans la soirée, il revenait à l'esprit d'Éphraïm de brefs souvenirs de mer toujours un peu tragiques.

Je suis de nouveau allée rendre visite au petit matin au bon géant qui ne manquait pas de surface. Il faisait encore nuit. Parfois, pour me faire plaisir, quand il l'avait bien nettoyé, il n'allumait que le vieux fanal qu'il avait posé sur la table. La brillantine à loupote le faisait étinceler. Dans sa lumière à facettes, immobiles, le bol d'Éphraïm, la cafetière en émail, la miche de pain, l'assiette avec la tranche de lard, le couteau, nos deux tasses, nos deux cuillères semblaient avoir été disposés pour un repas sacramentel.

Hier, Éphraïm m'a serré la main car c'était le dernier jour. Ma main dans celle, immense, d'Éphraïm, je retrouvais des sensations d'enfant. Nous nous serrions la main les premiers et derniers jours. Éphraïm ne guérirait pas, lui et moi le savions. Aussi, lui et moi espérions nous revoir. Mais Éphraïm n'a dit ni À bientôt ni À la prochaine fois.

Moi non plus.

Aujourd'hui donc, je ne vais plus chez lui, mais la porte des Séjourné s'ouvre toujours de la même manière.

Il semble que ce soit la porte elle-même qui soit douée de vie et qui repousse la petite Mme Séjourné vers le mur où celle-ci s'adosse, un bras le long du corps, les doigts de la main agrippés à son sarrau. Puis la porte se referme derrière moi, toujours de la même manière, entraînant la vieille dame avec elle, qui consent enfin à lâcher la poignée mais pas sa blouse qu'elle continue de froisser jusqu'à ce qu'elle s'affale sur sa chaise, dos à la cuisinière à bois et à la fenêtre de la cuisine, à l'extrémité de la table. Alors seulement, elle laisse le tissu et se tient d'abord les bras ballants avec un air accablé, et les épaules si tombantes qu'il me semble chaque fois que les mains vont finir par toucher le sol carrelé, le gratter, à la longue le creuser, fouiller le sous-sol où chutera le corps entier de la vieille dame. Puis, au prix d'un effort surhumain, elle amène ses coudes sur la toile cirée et appuie son menton sur ses doigts croisés comme pour la prière.

Elle parle aussi peu qu'au premier jour. Quelques phrases, d'une voix exténuée.

Dans l'épais silence de la maison, je n'entends à mon arrivée que le frottement de la porte, immuablement le chuintement de la bouilloire, le souffle contenu de la petite Mme Séjourné et le froissement du tissu agacé par les doigts de sa main gauche, puis de nouveau le frottement et le *clac* de la porte et le bruit du pas traînant de la femme chaussée de charentaises.

M. Séjourné est assis au beau milieu de la table, sur sa longueur. C'est sa place à lui, comme c'est sa place à elle, depuis le premier jour où ils se sont attablés, la cuisinière est à portée de la main de la femme.

Je ne sais pas où s'installait leur fille.

Il me gratifie d'un sourire. C'est lui qui engage la conver-

sation, avec d'énormes difficultés car on lui a sectionné la partie de sa langue rongée par un cancer, et, sans doute, au prix d'une grande souffrance, mais j'ai fini par le comprendre parfaitement et à si bien anticiper ses paroles que je peux lui épargner de longues phrases. C'est grâce à lui que l'odeur de renfermé s'en est peu à peu allée : il a ouvert volets et fenêtres que sa vieille épouse avait fermés le jour de son hospitalisation, auxquels elle n'avait plus touché ensuite, pas même à son retour, et qu'elle aurait volontiers laissés ainsi, clos, tant elle continue de croire que c'est l'air extérieur qui a véhiculé le mal jusqu'à l'intérieur de la maison, jusqu'à attaquer son homme par la bouche. C'est grâce à M. Séjourné qu'un peu de lumière pénètre désormais : il a accepté qu'une aide ménagère vienne laver les vitres et les voilages, il a même consenti à tailler le buddleia qui aveuglait la fenêtre de la cuisine, Bien que ce ne soit pas encore de saison, m'a-t-il dit, là encore, malgré la souffrance et, surtout, l'opposition farouche et quasi mutique de Mme Séjourné. Très peu de lumière, c'est vrai, partout les murs sont recouverts d'une tapisserie aux motifs sombres, les rideaux conservent une demi-opacité de verre cathédrale, les fenêtres sont trop étroites pour le volume des pièces, les meubles sont massifs et leur bois très foncé, les ténèbres demeurent victorieuses, mais du moins le bas de l'escalier est-il désormais visible.

Quoi qu'en ferait accroire à un visiteur de passage la scène dans la cuisine – le vieux monsieur souriant et disert pointant du doigt et commentant tel ou tel article du journal ouvert devant lui, le bol de café au lait déjà avalé, un chapeau de toile sur la tête, manifestement prêt à partir s'affairer au potager et dans le grand verger, et sa femme effondrée en bout de table, le visage ostensiblement souffreteux –, c'est pour M. Séjourné que je viens une ou deux fois par jour, et pour lui seul, d'abord, que je viendrai périodiquement pendant des années.

Pourtant, c'est elle qui est atteinte.
Elle, l'Eulalie, comme l'appellent les vieux du village.

Il semblait qu'elle avait tout enduré sans mot dire, d'année en année, que la grêle vienne ruiner la récolte et les endetter davantage, la foudre incendier la grange, la canicule sécher sur pied le maïs ou l'orge, une mauvaise couche tuer une vache et son veau, la volaille attraper du mal, la tempête déraciner la moitié des arbres fruitiers, et encore que la nature ne lui ait accordé à elle qu'un enfant, que cet enfant unique soit une fille qui ne reprendrait pas les terres d'abord louées au fils Jeanjean puis revendues à un promoteur, que cette fille unique soit partie à l'Est – À la frontière avec les Allemands, vous imaginez ? –, ait eu à son tour deux filles qui ne viennent que deux fois l'an, il semblait que, là, avec Ça, comme elle appelle sans la nommer la maladie de son homme, elle avait cédé à la lassitude et à l'effroi et cessé de lutter.

En réalité, l'Eulalie n'avait rien enduré du tout.

Elle avait interprété chaque fait comme une preuve qu'elle était électivement poursuivie par le sort et, sauf la première fois, lors de la crue du Gô des années trente qui l'avait frappée en plein bonheur, elle n'en avait parlé à personne. C'est que, cette première fois où elle s'était ouverte à son jeune mari de son inquiétude, bien que l'inondation des parcelles fût objectivement catastrophique, ses paroles avaient été accueillies par une franche rigolade. Elle avait dès lors tout gardé pour elle. En son for intérieur, elle avait accumulé les signes, les avait patiemment dénombrés, avait identifié les porteurs de malheur – la foudre, la tempête, les précipitations, la science et ses progrès, la lumière, l'air, Les produits ! s'écriait-elle en se prenant la tête dans les mains, auxquels s'étaient ajoutés bientôt la plupart puis la totalité de leurs connaissances, parents et amis, et jusqu'à Dieu qui

Le Café Zimmermann

roman

Seuil, 2001

et « Points », n° 1114

Judith

en collaboration avec Laura Weigert et Marc de Launay

essai

Desclée de Brouwer, 2003

Conférences de Tunis

essai

Institut français de coopération, 2001

